

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 47

Artikel: Lo taba
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

heures et demie, deux ou trois des convoqués font les cent pas dans le vestibule. Aucun d'eux ne veut franchir le premier le seuil de la salle de réunion, dans la crainte que cet acte ne soit considéré comme un indice de zèle.

A neuf heures moins le quart, arrive, en coup de vent, une quatrième personne. A l'aspect de la salle vide et faiblement éclairée, ce dernier venu croit que tout est terminé. Il s'approche, effaré, des promeneurs du vestibule : « Pardon, messieurs, le bureau de... est-il déjà constitué ? »

— Oh ! que non, monsieur, nous en sommes justement. On attend depuis huit heures et demie, mais personne ne vient. Etes-vous aussi des nôtres ?

— Oui,... plutôt, non, car je venais précisément aviser le président de ne pas compter sur moi. J'ai fonctionné déjà deux ans; j'ai fait ma part. Chacun son tour. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, dire au président que je suis venu et l'aviser de ma démission !

— Tout ça, c'est fort bien... Mais si on voulait tous faire ainsi... Croyez-vous que ça nous amuse...

— Personne ne vous empêche de m'imiter. Allons, bonsoir, messieurs.

L'heure s'avance et le nombre des présents n'augmente pas.

L'huiissier, impatient de mettre la clef sous la corniche, va et vient de l'un à l'autre. « Allons, messieurs, il vous faut seulement entrer dans la salle. Tant pis pour les absents. »

Seulement n'ont pas d'écho.

Neuf heures, tout le monde est là, ou à peu près. Nous entrons dans la salle et allons nous asseoir, en chaîne d'oignons, sur l'un des bancs latéraux. Toutes les têtes sont baissées, les yeux fixés au plancher; personne ne dit mot. J'ai le sentiment que nous devons rappeler assez exactement le célèbre tableau de Hodler : *Les désespérés*.

Au bout d'un moment, l'un de nous regarde sa montre : « Pristi ! neuf heures et demie; il faut que je m'en aille ».

— Comment, déjà neuf heures et demie ? fait un second en se levant; je regrette bien, mais je ne puis rester plus longtemps. Excusez-moi, messieurs...

— Il n'est pas question de s'en aller comme cela, s'écrie alors brusquement un troisième. Tout le monde doit rester. Nous avons un président, des vice-présidents et des secrétaires à élire.

A ces mots, chacun se rassied prestement et le silence reprend de plus belle.

Cette fois, c'est l'huiissier qui intervient. Il commence à trouver que ça dure un peu trop. « Eh bien, messieurs, il vous faut commencer. »

— Commencer quoi ? s'écrient tous les désemparés.

— Mais, votre séance. N'est-ce pas, l'un de vous n'a qu'à s'asseoir ici, dans le fauteuil de M. le président du Conseil communal, et à dire : « Messieurs, la séance est ouverte ! » Alors vous nommerez le président définitif, qui prendra place au fauteuil. Vous nommerez ensuite deux vice-présidents et deux secrétaires, puis, quand ce sera fini, le président dira : « Messieurs, si personne ne demande la parole, la séance sera levée... La séance est levée ! » Alors, vous pourrez partir et moi aussi.

Cette petite allocution ne produit pas tout de suite son effet. Personne ne veut monter au fauteuil, comme président provisoire, dans la crainte, très justifiée, de n'en pouvoir plus redescendre.

Nous restons donc, chacun à sa place, silencieux et immobiles. De temps en temps, l'un tire sa montre : « Diable, dix heures un quart; cette fois je m'en vais. »

— Moi aussi, ajoute un autre.
Puis, plus rien.

Nous serions encore sur notre banc si l'un de nous ne s'était dévoué en montant au fauteuil. Il paya cher cet acte de dévouement. De président provisoire il devint président définitif; c'était fatal. Ce fut une nouvelle comédie, à chaque nomination nouvelle. Chacun se récusait. Enfin, au bout de trois quarts d'heure, le « bureau » du bureau était constitué et nous prenions congé de notre président, en lui présentant nos condoléances.

En descendant l'escalier, nous entendimes l'huiissier fermer la porte avec bruit, en murmurant : « Oh ! la la, pour des « pedzes ! », ce sont des « pedzes » !

J. M.

Lo taba.

Du que cé certain Djan Nicot eût trová cl'espéce dè salarda montâie que l'ai diont lo taba, ti cllião dè pé la Brouya sè sont boutâ à ein vouagni dein lão courtis et tsenévairis, et l'est du cé temps que cllião qu'aviont einvia dé tourdzi sè sont met à fabrequâ dâi pipes ein serezetta et que lo Gédéon Gambiè, qu'etâi perquie, et qu'avâi oû derè qu'on poivé tot férè avoué dè la terra, s'est met à eimpatâ dè la terra dè pipe, moulâ dâi chêtses-moque, fabrequâ dâi brulò qu'aviont lo gottiâo, et 'na tsainetta avoue on tavé, que cein sè titulatâvè ein trai dzo et qu'on poivé atsetâ po 'na demibatz dein totès lè boutequés.

Ora, vo sédés dè quinnès façons on po medzi lè favioulès ? On ein fâ dâi totès crânes soupès sâi avoué lè goussès, sâi ein grans; s'on a on bocon dè muton, on pâo lè fracassi avoué dâi z'ugnons qu'on s'ein relêtsè lè pottes; on ein fâ onco dè la salarda qu'est destra bouna: et la campouta âi favioulès ? mè z'amis ! Avoué on bon quartai dè bacon et cauquies truffes boulaitès, l'est cein que rappoyé bin adrai !

Et bin, l'est lo mim'affére po lo taba : cllião que n'amâvont pas la pipa et la femaire et que volliâvant tot parai ein agottâ s'ein sont prai de n'autra manièra et sè son met à chiquâ et à tchaffouilli cé taba que ma fai on ne sâ diéro quin pliési l'ont inquie, kâ cein ne dâi pas être oûquie dè bin bon pisque n'avâlont pas la chiquâ et que dousont recratchi tot lo ciliar perquie bas.

Pu, n'est pas lo tot: lè fennès, quand l'ont zu vu lâo z'hommo tourdzi et chiquâ sè sont boutâ dein lão beguinès d'agottâ assebin l'herba à Djan Nicot; mà, coumeint l'ariont zu trâo pouéta façon avoué on gambiè à obin on tourdzon pè lo mor, que cein l'âo z'arai onco gravâ po batolli, sè sont messâs à mâodre dâi folhiès dè cé taba dein lão moulin à café, pu, hardi ! lè vouaïquie à nicilliâ dè cllia pudra du lo matin tantqu'à la né... Et l'est dinse que l'Hollande et lo Maraco ont èta einveintâ !

Et d'apremi cllião pernettes ein étiont tant einfaratâies que nicilliâvant mimameint tandi lo prédzo et cein que lo prâovè, l'est qu'ein sezid ceint noinante-sa, que ia dza don 'na bouna vouarba dè cosse, on bon vilho menistre dè pé la Coûta avâi du s'arréâto bio mai-tein dè son prédzo po lâo derè, ein sè vereint dâo côté dai fennès: « Attiutâ, chers frères, nicilliâ tandi lo prédzo tant que vo voudrè, mà tsouyi du z'ora d'avâi dâi tabatières que pioullant quand vo lè z'âovri, kâ cllião pioulaïes gravon âi z'autro dè bin profitâ dè la parole dè Dieu ! (Authentique.)

Paret que cllião fennès ne mettont pas soi-veint de l'oulhio âi férêmeintès dè lão tabatières !

Ora, cé taba est-te tant san ? on n'ein sâ rein, po bin derè ! Crayo que l'est tot coumeint certains remido dè cllião maidzo: ne font ni

bin ni mau, kâ on vâi prâo soveint cllião dzouveno pipatsons venu tot étiquo à veingt ans et dè cllião tot vilho, qu'ont adé lo chêts-moque ào mor, que sont asse solidò què lo Grand-Pont dè Lozena; mà, quiet qu'on ein diessè, ne faut pas allâ trâo liein avoué, coumeint cé certain Guelenet que poivé chiquâ on paquet dè caporat ein on dzo, tant l'étai einfaratâ après cé taba. Cé gaillâ avâi adé 'na chiquâ coumeint on ào dein lo mor et crayo que sè sarâi petou passâ dè medzi po ein tchafouilli iena.

Stu tsautain, que seiyivè po l'assesseu avoué on part d'autro, l'âo z'ont apportâ, pè vâi lè n'hâorès, oûquie à medzi et à faire coumeint dè coutemâ; adon l'eut pas petou tâquâ son pan et sa toma, que Guelenet trè son paquet dè taba et pre 'na pecheinta chiquâ.

L'assesseu, que le vouaitivè férè, l'ai dese adon :

— Mon pourro Guelenet, ne sè pas coumeint dâo diabillio te pâo chiquâ dinse astout après medzi !

— Que vollarai-vo, assesseu, l'ai repond adon l'autro, mè faut bin 'na chiquâ po férè passâ cè crouïe goût dè pan et dè motta ! *

Pinson.

NOUVELLE, par Arthur Dourtiac.

FIN.

On était arrivé à l'année terrible.

Dès l'été, des bruits de guerre avaient troublé la tranquillité des campagnes, bientôt des dépêches laconiques, annonçant les premières défaites, avaient été affichées à la mairie.

Nos deux garçons étaient arrivés à l'âge où l'on ne reste pas indifférent devant de pareilles nouvelles.

Pinson courut au chef-lieu s'engager bravement dans un régiment de ligne.

Henri, réformé pour son léger boîtillement, voulait partir quand même, malgré les supplications de ses grands-parents.

« Tiens-toi donc tranquille, monsieur Henri, disait Pinson; les vieux n'ont plus que toi, tu te dois à eux autant qu'à la France. T'inquiète pas, allez, je me battrai pour deux et les Prussiens n'y perdront rien. »

Henri céda, le cœur bien gros, et embrassa son ami qui partit, sa chanson aux lèvres, escorté des regrets et des souhaits de tout le village.

Il fut bientôt l'enfant gâté du régiment. Sa gaité, son entrain, sa bravoure au feu lui gagnèrent tous les coeurs; et ses officiers eux-mêmes assuraient qu'un refrain de Pinson valait la *Marseillaise* pour redonner du « cœur au ventre » des plus fatigués, qui, sans murmurer, doublaient les étapes.

..... C'était le soir de la bataille de Saint-Quentin. Toute la journée, nos troupes, faisant des prodiges de valeur, avaient tenu bon, mais à la nuit tombante, devant des forces énormes incessamment renouvelées, la retraite sur Cambrai et les places du Nord s'était imposée.

Pinson, séparé de sa compagnie, s'était tapi dans un petit bois, craignant de tomber aux mains des Prussiens et attendant le jour pour s'orienter.

Tout à coup, il s'entendit appeler par son nom.

— Monsieur Henri ! s'écria-t-il stupéfait en reconnaissant son ami dans un franc-tireur, couché à deux pas de lui sur le revers d'un fossé.

C'était bien lui, étendu là, pâle comme la mort, rougissant la neige de son sang....

« Jour de Dieu, tu es blessé !

— Une balle dans l'épaule qui me fait horriblement souffrir... »

Vite Pinson lui déchira sa chemise et, à la faible clarté de la lune, le pansa avec la sollicitude d'une mère.

« Ça ne sera rien, va, monsieur Henri, ça a bien saigné, il n'y a rien de cassé, tu seras vite guéri »

Et, lui faisant avaler une forte gorgée du contenu de sa gourde :

« Eh bien, et les vieux ? » dit-il.

Bien désolés, les vieux ! Ils avaient uni tous leurs efforts pour le garder à la maison. A leur âge, on n'est pas sûr du lendemain ! N'était-il pas l'espoir